

Le quotidien d'un porteur de projet est souvent fait de bricolage et de système D. Mais pour perdurer à long terme, il faut aussi savoir faire preuve d'ingéniosité. Pour ces acteurs des Hauts aussi talentueux que futés, le génie s'accompagne d'un soupçon d'imagination et d'une bonne dose de créativité !



des Hauts



TERRE DE CREATIVITE



Du travail d'orfèvre

Dans le sud sauvage, Frédérique Rivière a créé un épatant atelier d'artisan d'art. Puisant ses idées dans la végétation environnante, elle en révèle tout le travail d'orfèvre avec des pièces qui magnifient les matériaux naturels.

En voilà une jolie reconversion ! Frédérique Rivière a beau être fille d'agriculteurs, rien ne la prédestinait à l'activité qu'elle pratique aujourd'hui. Animatrice pédagogique en cyber-base, chargée de communication en mairie, puis dans le milieu associatif, elle a décidé de tourner la page il y a un an à peine. « J'ai toujours aimé le système D, bricoler, faire des meubles avec du bois de palettes, explique-t-elle. Quand j'ai décidé de me lancer dans l'artisanat d'art, j'ai d'abord cherché ce que personne ne faisait. J'ai très vite compris qu'on ne pouvait pas inventer la lune en termes d'objets. Je me suis donc concentrée sur l'originalité des matériaux. »

Bijoux, porte-clefs, ronds de serviette, étuis à vanille... Rien d'inédit en effet. Mais l'essentiel n'est pas là. Car c'est bien la matière première utilisée qui fait tout l'intérêt de Valentine Innov, la société que Frédérique a créée en la baptisant de son deuxième prénom.

« J'ai commencé avec la toile de goni, reprend-elle. Sympa pour démarrer, mais pour le coup ce n'était pas très innovant. Alors je me suis lancé un défi : faire des objets d'art à partir de peaux de canne à sucre. Là, c'était carrément une première mondiale ! Il a fallu investir dans du matériel spécifique. Puis j'ai peu à peu élargi ma palette de matériaux. Aujourd'hui, j'utilise aussi le vétiver, les noyaux de pinpin, les graines de filaos, la pierre de lave ou les zampones de palmiste. L'idée, c'est de révéler le travail d'orfèvre de la nature. »

Ces matériaux, elle les récupère évidemment en pleine nature, à Saint-Philippe, à deux pas de l'atelier qu'elle a créé chez elle. Les voisins et les agriculteurs du coin lui donnent aussi ce qu'ils trouvent dans leur champ ou dans leur cour. Ce faisant, Frédérique a inventé un nouveau métier qu'elle nomme « agro-artisanat » : la récupération de « déchets » agricoles qui seront valorisés en objets d'art.

Chaque objet étant unique, les quantités sont trop infimes pour en faire une filière de développement durable. Mais l'idée est là. Et la chargée de communication qui sommeille encore en elle saura sans doute tirer profit de ce positionnement marketing ! En attendant, six mois après sa création, la petite entreprise démarre doucement mais sûrement.

« L'AD2R m'a bien accompagnée durant l'étape de mûrissement, notamment pour tout ce qui concernait l'étude de marché, les débouchés potentiels, les statuts, se remémore la jeune cheffe d'entreprise. Aujourd'hui, je suis sur les rails. Mes créations sont proposées en dépôt-vente dans des boutiques-relais, je fais aussi les marchés artisanaux, certains événements comme la fête du Vacoa et des expos-vente le week-end dans quelques hôtels du sud. »

Bientôt, Frédérique proposera même des ateliers créatifs à l'hôtel du Baril, à Saint-Philippe. Du travail d'orfèvre, on vous dit !



Totoche ta lentille !

A Cilaos, le temps où l'on battait les lentilles à la gaulette à fait long feu. Désormais, la grande majorité des producteurs du cirque utilise des batteuses mécaniques. Bricolées par des planteurs ingénieux, elles ont considérablement allégé la charge de travail tout en accélérant cette étape cruciale après la récolte.



Technicien à l'association des producteurs de lentille de Cilaos (APLC), Janick Gonthier est quelque part un pionnier. En 2005, il fut l'un des premiers – sinon le premier – à mécaniser le battage sur sa parcelle quand tous les autres le faisaient encore à la main.

« En métropole, les planteurs utilisent des moissonneuses-batteuses, explique-t-il. Ici, c'est bien sûr impossible car le terrain ne s'y prête pas. On a donc toujours fonctionné à la gaulette. Mais pour séparer les graines de lentilles des cosses et des tiges, c'était un travail harassant. Alors on a eu l'idée de faire venir des batteuses de maïs et de sorgo qu'on a ensuite modifiées. On a changé les tamis pour qu'ils soient calibrés à la taille de la lentille, puis on a adapté la vitesse de battage. C'est comme ça que tout a commencé. »

Ti pa, ti pa, les bricoleurs géniaux du cirque s'inspirent des machines existantes pour « inventer » de nouveaux procédés. Aujourd'hui, les deux modèles utilisés par les producteurs locaux ne doivent plus rien à l'importation de machines-outils.

« Le modèle le plus performant utilise la force d'inertie d'un tracteur à l'arrêt, précise M. Gonthier. Mais pour les gars qui n'ont pas de tracteur, ce qui est le plus souvent le cas, on a créé un autre modèle équipé d'un moteur thermique. »

Concrètement, ces batteuses mécaniques se présentent sous la forme d'un déversoir d'1,50 m à 2,50 m de long, posé à hauteur d'homme. Sous le déversoir, un peigne à dents entraîné par une courroie tournant à la vitesse du moteur fragmente les bottes de lentilles. Tandis qu'une vis sans fin chasse les pailles sur le côté et qu'un ventilateur expulse la poussière résiduelle, les graines atterrissent sur un tamis avant d'être recueillies dans un récipient posé à même le sol.



« Avec le modèle « tracteur », on traite une tonne de lentilles en 6 à 10 heures, reprend M. Gonthier. Avec la batteuse thermique, ça va un peu moins vite, il faut compter 20 à 25 heures de boulot. A la gaulette, la même tonne se traitait autrefois en cinq jours à quatre personnes ! »

Sur les 122 producteurs recensés à Cilaos, une douzaine dispose d'un tracteur et une trentaine de la machine thermique. Certains louent donc leurs services aux collègues qui n'ont pas de batteuse. Reste environ 10 % de producteurs qui fonctionnent encore à la gaulette. Pour eux, la solidarité qui a toujours prévalu dans le cirque continue de jouer son rôle. Famille, amis, voisins : chacun participe ! Mais lorsque le battage est terminé, il reste encore à trier les lentilles. Pour cette dernière étape, la solidarité est encore de mise puisque l'APLC met son matériel à disposition : un trieur-séparateur et une table densimétrique pour éliminer les ultimes branches et, autant que possible, les derniers cailloux.



DOSSIER

TERRE DE CREATIVITE

Petites mains, grandes IDÉES

A Saint-Joseph, une association de quartier recycle différents matériaux qu'elle transforme en objets de décoration et en jouets. De quoi donner de l'activité à toute une palanquée de voisins... et récolter quelques sous pour financer des échappées belles aux quatre coins de l'île.



Bois, plastique, métal, vieux journaux : chez Lé Ti Min, rien ne se perd, rien ne se crée, mais tout se transforme !

L'association est née en 2016 dans le quartier de Bel Air, à Saint-Joseph. Elle regroupe une trentaine d'adhérents, la plupart sans activité. Ils sont retraités, handicapés, chômeurs ou bénéficiaires du RSA... Tous en avaient un peu assez de se morfondre dans le quartier. « L'objectif premier était de se retrouver autour d'une activité quotidienne qui redonne à tout le monde l'envie et le goût de faire quelque chose, explique Sandra Raffin, créatrice et présidente de l'association. Mon mari est menuisier de métier, mais aujourd'hui sans emploi. Comme on avait pas mal de machines à la maison, on a commencé par recycler du bois de palettes en objets de décoration : des jardinières, des pots... »

Peu à peu, l'association améliore les procédés de fabrication et élargit son panel de créations. Les palettes abîment les machines ? Sandra et son mari se rapprochent d'un menuisier qui leur fournit gratuitement ses chutes de bois.

« Grace à ça, on fabrique surtout des jouets : voitures, tracteurs ou camions-remorque ; des puzzles aussi pour les tout-petits et des animaux à bascule un peu marrants. On a commencé avec le cheval, maintenant on fait des cabris et des dodos. »

Les bouteilles plastiques feront des fleurs artificielles, des fonds de



paniers en bambou, des pots ou des vases en lanières sur une base de bois. Le métal, récupéré sur des boîtes de conserve, servira essentiellement de support d'assemblage pour les pièces les plus compliquées. Les vieux journaux seront utilisés en papier mâché ou simplement comme emballage cadeau ! « L'année dernière, on est passé dans l'émission d'Isabelle Alane sur Réunion Première, juste avant les fêtes. Il y a deux ou trois mois, le journal municipal a fait un petit reportage sur nous. Du coup, les gens nous connaissent bien maintenant. Comme on ne peut pas trop stocker et qu'en plus il faut du temps pour chaque objet, on travaille surtout sur commande. Là, on vient de finir 190 puzzles que la mairie a commandés pour les cadeaux de Noël des écoles ! »

L'association est présente sur les marchés forains, les braderies ou les brocantes. Et des expos-vente ont lieu au domicile des Raffin.

« On vend à petit prix, mais ça marche pas mal, reprend la jeune Sandra. Les bénévoles servent à acheter le matériel spécifique, par exemple une scie à chan-tourner. Ça nous permet aussi d'avoir du budget pour les sorties des adhérents. On essaie de mixer les générations avec des pique-nique partage, des balades au Maïdo. La prochaine sortie, ce sera en mer sur le Grand Bleu ! »

Dès l'an prochain, Lé Ti Min vont mettre en place une grande boîte à don et à troc pour offrir une seconde vie aux objets que les gens n'utilisent plus : vaisselle, livres, vêtements, petit électroménager... Un site Internet devrait aussi voir le jour avec l'aide de l'AD2R. En attendant, on peut les retrouver sur Facebook. L'occasion d'en savoir un peu plus sur leurs dernières créations.



LE VACOA s'invite dans le prêt-à-porter

Elle est bardée de prix et de trophées. Elle a suivi des formations avec les meilleurs ouvriers. Elle est sollicitée par un grand nom du luxe français. Mais c'est dans sa maison-atelier du Tremblet qu'elle a choisi de tracer son chemin. A son rythme, sans se presser, Mecthilde Técher s'est fait un nom dans le petit monde très fermé des artistes vanniers.

Toute petite, Mecthilde Técher regardait sa mère tresser le vacoa pour les bazardiens. Elle y a appris quelques techniques, bien sûr, mais surtout le goût du travail bien fait. Et un penchant certain pour la création. Alors, quand elle quitte l'école à 16 ans, c'est naturellement ce métier qu'elle se choisit.

« J'ai commencé avec des choses très traditionnelles que je vendais au bord de la route, des bertels, des paniers, se souvient-elle. Puis je suis partie m'installer en métropole. J'y suis restée une dizaine d'années avant de revenir à La Réunion en 1995. »

Sur ses terres du Tremblet, près de Saint-Philippe, elle ouvre un atelier dans sa maison. Son objectif est alors de hausser le niveau de ses créations, proposer des choses plus « chic ». Grâce à la chambre de Métiers, l'opportunité va se présenter. Elle suit une formation avec Erik Barry, artiste de renom et pape de la vannerie contemporaine en osier. Un tournant.

« A partir de là, je me suis mise à faire des choses plus modernes, des sacs, des accessoires de prêt-à-porter, explique-t-elle. Sur une base de vacoa tressé, je me suis également autorisée à mélanger les matières : simili cuir, lianes de chèvrefeuille, graines pour les attaches... Ça a tout de suite eu du succès. »

De fait, les récompenses pleuvent : 3ème prix du Trophée des Arts, 1er prix à la Fête du Vacoa, idem au festival Liberté Métisse ! Mecthilde est même invitée par le fonds régional d'art contemporain (FRAC) pour exposer ses créations au Moka de Saint-Denis. Mais la vraie consécration a lieu à Chartres, en métropole, où Mecthilde est une nouvelle fois invitée à présenter ses créations. Ses pièces de maroquinerie font un tabac. Une en particulier retient l'attention des professionnels : une pochette vernie à la flamme, munie d'un fermoir élégant et d'une anse grossièrement tressée. La pièce devient un must-have pour les fashionistas.

« La marque Louis Vuitton voulait m'en commander 800 pièces pour ses boutiques ! Mais c'était impossible à faire pour moi toute seule ! »



Mecthilde est donc rentrée sagement au Tremblet, avec des étoiles dans les yeux et des projets plein la tête. Bientôt, elle proposera des ateliers créatifs façon DIY, mêlant la théorie, la pratique et toute une partie sur l'histoire du vacoa à La Réunion. L'ambition ultime serait de le faire dans la maison d'hôte qu'elle rêve de créer, avec des ateliers de cuisine animés par son mari.

En attendant, Mecthilde continue de travailler sur commande. On peut voir et acheter ses créations dans son atelier, mais aussi à la halle de Saint-Joseph, au Conservatoire de Mascarin et dans la boutique de l'aéroport.



DOSSIER

TERRE DE CREATIVITE

Du papier végétal, c'est possible !

Les Egyptiens ont inventé le papyrus il y a 5 000 ans avant qu'il ne soit supplanté par le parchemin, puis par le papier. A la Charbonnière, Nicole et Gilbert Gauvin ont décidé de redonner vie à cette technique ancestrale en utilisant des pestes végétales et des plantes envahissantes dont ils débarrassent les pentes du Maïdo.



Nicole et Gilbert Gauvin font partie de ces jeunes citoyens qui ont décidé de revenir à la terre avec un projet un peu fou. Il y a quatre ou cinq ans, ils se mettent donc en quête d'un terrain assez vaste pour créer une nouvelle activité de transformation de pestes végétales en papier.

« On a trouvé un terrain en friche dont personne ne voulait au Maïdo, un sous-bois mangé par la végétation où l'on faisait autrefois du charbon, explique Gilbert. On l'a racheté à la commune et on l'a baptisé « La Charbonnière ». C'est comme ça que tout a commencé. » Les premiers temps, le couple essaie de fabriquer son papier à partir des hyacinthes d'eau qui prolifèrent dans l'étang de Saint-Paul ; un échange de bons procédés avec la commune, qui soutient le projet. Mais la plante est peu fibreuse et le procédé fait long feu.

« On s'est donc tourné vers l'acacia, qui pullule ici et qui offrait de bien meilleures garanties de succès, reprend M. Gauvin. On a aussi revu notre projet en lui donnant un caractère plus touristique. L'idée était de faire participer les touristes à la fabrication du papier en les sensibilisant à la préservation de l'environnement. Ça a tout de suite marché. Si bien que la Charbonnière est devenue un musée de plein air et une carterie végétale. »

Le couple n'est pourtant pas au bout de ses peines. Estimant que l'acacia a trouvé sa place dans l'écosystème, le Parc national lui demande de trouver une autre plante à transformer. Chance : la Charbonnière est colonisée par une liane qu'on appelle ici la Renouée du Chinois. Fine mais dense, fibreuse à souhait, classée au rang des pestes végétales, l'espèce a toutes les qualités ! Ce qui était une contrainte devient finalement un avantage.

« On en fait de l'étoffe végétale, c'est-à-dire à la fois un papier et un tissu qui peut être cousu ou collé et servir de support de dessin ou de peinture, explique Gilbert. La technique consiste d'abord à ébouillanter la plante puis à la défibrer au moulin. Ensuite, il faut assurer

le pressage, le tamisage et un séchage à plat. Au final, on obtient des feuilles d'épaisseur variable, de 1 à 5 mm, qui peuvent être colorées avec une teinture végétale. »

Les Gauvin se partagent les tâches. Nicole s'occupe de la partie agriculture et papeterie. Gilbert gère les méthodes de production, allant jusqu'à inventer des outils tels que le moulin de défibrage.

« Aujourd'hui, le procédé est bien rodé, reprend Gilbert. On est sorti de la phase expérimentale pour rentrer vraiment en production. Les débouchés sont énormes. Avec nos feuilles d'étoffe, on s'est essayé à la maroquinerie artisanale : sacs, pochettes, étuis... Ce sont des produits 100 % Réunion ! Un label « produit touristique de la ville de Saint-Paul » est d'ailleurs en discussion. »

Reste à trouver des artisans partenaires, car les Gauvin ne pourront décidément pas tout faire !

Une plante miracle ?

La renouée du Chinois, ou *Persicaria chinensis*, est une liane de la famille des Polygonaceae naturalisée dans notre île. Inscrite dans la liste des espèces envahissantes de La Réunion (niveau 4 sur 5), elle se multiplie par ses fruits mais également par enracinement des tiges couchées au sol. On la trouve dans les champs et les cultures maraîchères, mais aussi le long des chemins, dans les zones humides, et en lisière des forêts de moyenne altitude. Outre sa transformation en papier, les hôtes de La Charbonnière utilisent la partie dure de la tige pour en faire du charbon vert (qui évite l'abattage des arbres), du « goudron végétal » (une résine protectrice utilisée en badigeon sur les branches taillées, le bois de construction ou les pattes des animaux d'élevage) et un insecticide bio à pulvériser.

• Zistoir territoires

Quand l'Espérance mène à la Confiance

DOSSIER

TERRE DE CREATIVITE



A l'Espérance, dans les Hauts de Sainte-Marie, une association locale mène depuis plus de vingt ans des actions d'insertion professionnelle et d'animation culturelle à destination des habitants. De quoi rendre sa fierté à tout un quartier.

L'association pour le développement de l'Espérance (ADE) a vu le jour il y a une vingtaine d'années dans les Hauts de Sainte-Marie. L'initiative est à mettre au crédit des habitants, qui ont su trouver un appui solide et durable du côté de la mairie. Preuve, la plupart des membres actifs de l'association sont des salariés mis à disposition par la Ville. Forte de ce soutien, l'association mène un travail de Titan dans ces écarts reculés.

« Les actions de l'ADE reposent sur deux piliers : l'insertion professionnelle et l'animation culturelle, explique Patrick Pausé, qui gère l'association au quotidien. Sur le premier volet, nous assurons une soixantaine d'emplois verts dans le quartier. Sur le second, on fait en sorte que tous les habitants soient concernés. »

Côté animation culturelle, le travail de l'association est relativement classique. Ce qui l'est moins, c'est la diversité de l'offre et le public concerné.

« On touche un très large public qui va des tout-petits aux seniors, explique Marie-Annick Maillot, trésorière de l'association, qui gère ce volet. Pour les familles, nous relayons les dispositifs de la CAF afin de mieux accompagner la parentalité. Nous organisons aussi des centres de loisirs en vacances scolaires. Et durant l'année, nous travaillons avec l'école primaire. Notre local propose pas mal d'événements comme des kermesses, des cours de zumba, des jeux de société ou des expos. On essaie au maximum de proposer des activités intergénérationnelles afin de sortir nos seniors de l'isolement. Pour le repas du troisième âge, on monte une salle verte avec orchestre et karaoké. Enfin, pour ceux qui découvrent le coin, on propose des visites guidées sur les sentiers. »

Les sentiers, justement, sont très nombreux et particulièrement bien entretenus. C'est tout l'objet de l'autre volet de l'association : les chantiers Emplois verts en insertion professionnelle, un dispositif soutenu par la Région au titre des contrats aidés.

« Onze personnes sont affectées à la lutte anti-vectorielle contre les moustiques, en lien avec l'agence régionale de santé, reprend Patrick Pausé. Quarante-huit autres sont affectées à l'aménagement et à l'entretien des sentiers. »

Très investis au quotidien, ces agents sont répartis en quatre équipes qui quadrillent le secteur pour fleurir, bouturer, entretenir et nettoyer



les sentiers. Ils assurent même la signalétique touristique, construisant des panneaux d'information sur l'histoire des lieux et sur la botanique, mais aussi des kiosques, des barrières ou des poubelles en bois de goyavier.

« Ils s'attaquent aussi à des chantiers autrement plus compliqués, insiste Patrick Pausé. Nous avons par exemple rouvert de nombreux sentiers menant aux bassins. Cela permet de valoriser le secteur. Mais le chantier le plus emblématique reste la réouverture des sentiers « bazarriers » entre l'Espérance, la Confiance, Piton Cailloux, Beaumont-les-Hauts et la Grande Montée. Autrefois, ces sentiers étaient utilisés par les agriculteurs de Salazie qui descendaient sur le littoral pour vendre leurs produits aux bazarriers de Saint-Denis. Petit à petit, ils se sont établis ici pour éviter les trajets. Ils ont installé les premières serres d'horticulture, les premiers champs maraîchers. La réouverture de ces sentiers permet de remettre en lumière cette histoire particulière. »

Une histoire que l'on peut revivre à travers des visites guidées !

« A » comme ACAR

Depuis quarante ans, les Hauts de La Réunion ont fait l'objet de politiques d'aménagement volontaristes et concertées qui visaient d'abord au rattrapage des retards structurels des régions rurales les plus isolées.

Sous l'égide de l'Etat, de la Région et du Département, plusieurs programmes spécifiques ont ainsi été menés. Mais au delà des investissements « visibles », indispensables à l'aménagement d'un territoire, l'investissement immatériel est l'autre clef de voûte du développement territorial. C'est pourquoi, désormais, les politiques à l'œuvre dans les Hauts tendent à libérer toutes les potentialités de ces territoires en développant leurs spécificités.

Accompagner les processus qui poussent un habitant à devenir acteur de son territoire ; accroître les compétences des jeunes et, plus globalement, de l'ensemble des opérateurs économiques ; ouvrir de nouvelles perspectives de développement individuel et collectif : toutes ces finalités concourent à l'émancipation et au progrès des Hauts.

Pour y parvenir, un programme d'ateliers de formation a été mis en place à destination des acteurs ruraux. Son nom : ACAR (accroître les compétences des acteurs ruraux). Agissant de manière proactive, et en résonance avec les besoins des acteurs comme avec ceux des territoires, cette opération est née d'un partenariat entre l'AD2R et la Coopérative d'Activité et d'Emplois Coop Union. Mise en œuvre sous l'égide du Secrétariat Général des Hauts, elle bénéficie du soutien de l'Europe et de l'Etat.



Les objectifs de la formation

- Encourager la création d'activités sous des formes diversifiées, avec des actions de proximité tenant compte de la réalité des parcours et des acteurs.
- Contribuer au repositionnement de métiers emblématiques des Hauts.
- Informer, alerter et outiller les acteurs par une approche de formation-action avec des contenus spécifiques et thématiques.
- Contribuer à articuler les acteurs ruraux aux programmes, dispositifs et réseaux en œuvre.
- Favoriser la prise de conscience des acteurs sur les enjeux de construction d'un modèle de société pour les Hauts.

Envie d'en savoir plus ?



AD2R : 3, rue Papangue – 97490 – Sainte-Clotilde
0262 92 14 00 / contact@ad2r.re / www.ad2r.re